

Le dossier 2207

« Bonjour Monsieur,

Voici encore une fois les documents que vous m'avez demandé de ramener pour compléter le dossier 2207 ».

L'employé, assis sur une chaise, apparemment dure et mal conçu, me regarda d'un air somnolent, jeta un coup d'œil furtif tantôt sur le verso tanto sur le recto, me regarda à nouveau, puis assembla le tout et donna un petit et léger coup avec le bord inférieur de la liasse de papiers sur le bureau, mis un trombone au niveau supérieur ouvrit un petit et profond tiroir, et y englouti le dossier. La lenteur de la gestuelle, peut-être pour exprimer le mécontentement de me servir, et le regard presque haineux de me voir insister à faire le suivi de la demande, tout me poussait à penser que cet employé venait d'enterrer le dossier 2207.

Le petit fonctionnaire, que je me suis permis d'appeler ainsi car je ne trouve de synonyme plus dimunitif, me fixa et m'ordonna:

« Revenez dans cinq ou six semaines ! ».

J'étais sur le point de répliquer, je me suis dit que peut-être était-il seulement mal éduqué mais il reprit :

« Je vais envoyer le dossier au siège social et cette fois-ci tout ira bien ...in challah..... ».

Ni furieux ni content, j'avais tout de même un présentiment qu'une fois encore il s'est foutu de ma gueule. De toute façon, j'avoue que je n'arrive à le qualifier ni d'une malheureuse victime ni d'un méchant corrompu et malhonnête.

J'en voulais peu à cet employé, qui au lieu de me servir, se servait de moi pour montrer ne serait-ce que fictivement son pouvoir et son masochisme, il se vengeait peut-être à travers l'enterrement de mon dossier d'autres sévices qu'on lui a fait subir lui aussi

J'ai erré un peu dans les grands boulevards de la capitale, avant de m'installer, comme des centaines d'autres moustachus, sur la terrasse d'un petit bistro pour siroter un café aussi amer que ce mode de vie que nous fait subir cette société.

Le serveur, ou garçon comme on a pris l'habitude de l'appeler chez nous, comme quoi seul un masculin est capable de mener à bien cette immense tâche de servir des breuvages sur des plateaux, m'apporta d'abord un verre d'eau et ensuite une tasse blanche semi pleine de café sans sourire ni délicatesse. Je voulais répliquer mais je me suis dit peut-être qu'il a trop attendu le bus ce matin tôt, et le patron l'a réprimé pour le retard. La caféine a vite réactivé mes sens et stimulé mes neurones et j'ai commencé à analyser de nouveau le pourquoi de cette patience, le pourquoi de cette soumission, le pourquoi de ce silence qui use mes entrailles, mes ambitions et mes rêves.

Le gout du café devenant trop amère, j'ai abandonné les quelques gouttes qui restait au fond de la tasse, avec quelques pièces de monnaie à côté de la sous-tasse, un sourire à peine visible mais

narcissique, j'ai commencé à calculer combien d'argent en pourboire ce serveur pouvait-il gagner aujourd'hui. Je me suis approché de lui et dis à voix basse à peine audible :

« Il y a un magasin juste en face qui vend des parfums par trop cher ».

J'en voulais moins encore à ce serveur, qui probablement ne travaille que pour survivre. Je me suis senti mal même si je n'avais nullement l'intention de me moquer de lui. Ce serveur n'a enfin de compte rien fait d'aussi méchant mais il puait. Certes le « *in cha allah* » que l'employeur de ce matin a habilement utilisé pour me faire renvoyer chez moi, m'a rendu encore sensible et fragile face à tout ce que le reste de la journée pourrait m'offrir.

En rejoignant ma voiture, j'ai glissé ma main dans la poche de mon nouveau pantalon pour y sortir les trois pièces de monnaie que j'ai mis dans la main du vieux gardien, accroupi il somnolait sur une vieille chaise au bout de la rue. La main sur le poignet de la portière, une immense égratignure tout au long de la voiture me stoppa net. Deux longues et silencieuses minutes suivirent cette fâcheuse pour ne pas dire macabre découverte. Je tournais ma tête à droite puis à gauche et de nouveau à droite, puis en avant et derrière moi. Le gardien était trop loin pour qu'il soit témoin de quoi que ce soit. Il avait l'âge d'un père à la retraite. Il m'avait dit plusieurs fois qu'il était sur le point de devenir sergent caporal lorsque l'heure du départ est arrivée. Il rêve maintenant de décrocher le gros lot aux courses des chevaux pour acheter une villa, une voiture et épouser une autre femme plus belle et surtout plus jeune.

J'aurai dû aller le voir pour lui dire en face : « les chevaux courent et vont courir toujours et les ânes resteront en place » mais je me suis dit qu'il a eu sûrement assez de déception et de réprimande dans sa vie civile et militaire.

Je devais me dépêcher pour aller rejoindre mon épouse devant l'établissement où elle travaille. Je tenais toujours à être en avance. D'autres personnes comme moi attendaient aussi, une conjointe, une sœur ou une amie, et tous on était là juste pour protéger ce féminin-proie d'un phénomène endémique à notre société. Toute femme ou jeune fille qui marche seule devant un moustachu est susceptible de lui appartenir.

Ma femme arriva comme toujours en retard, mis son sac à main sur le coussin arrière avant de poser un léger bisou sur ma joue droite, posa sa petite main sur la mienne déjà sur le levier de vitesse et me supplia de lui donner vite des nouvelles du dossier 2207.

Déçue de voir ses projets encore une fois reportés, elle serra légèrement ma main et reprit le dessus sur sa déception et m'encouragea de persévérer. La circulation était comme d'habitude dense, et les véhicules parechoc à parechoc, me permettaient de temps en temps à dévisager certains conducteurs et leurs passagers. Évidemment ils étaient fatigués, mais je pouvais déceler le grand désarroi, un peu de désespoir et beaucoup de frustration et d'impatience. Une voiture d'un certain luxe attira mon attention. Le couple se disputait à bâtons rompus, la lumière vira au rouge, ma curiosité serait alors un peu assouvie mais le conducteur ne voulait rien savoir de la plus élémentaire règle de la circulation en milieu urbain, en l'occurrence le feu rouge, a accéléré comme un fou, évitant par miracle de justesse un pauvre cycliste et traversa le grand rompe point comme un vulgaire éclair. J'ai mis mes deux mains sur ma tête :

« Dommage que la puissance de ces 400 chevaux du moteur de cette belle voiture soit entre les mains d'un seul âne ».

Quelques instants après, arrivés devant la garderie du quartier, ma femme se précipita pour aller chercher notre bébé, impatient je descendis moi aussi de la voiture et fut même le premier à avoir le câlin de ma petite princesse. En parcourant le petit bout de chemin à la maison, on essaya de lui extorquer un nouveau mot ou expression, ou juste un petit bout de chanson ou encore jusqu'à quel chiffre était-elle capable de compter aujourd'hui. Le bonheur de l'entendre dire n'importe quoi nous nous rendais fou de joie et en se sentais beaucoup plus petit qu'elle, beaucoup plus heureux qu'elle.

Le soir, j'étais le premier au lit, la maman faisait les cent pas dans le hall de la maison, toutes les lumières éteintes, le bébé enveloppé dans une légère couverture cousue et décorée bien avant sa naissance, un bras dessous un bras dessus, le tenais délicatement contre sa poitrine et de longues minutes durant c'était du « frère Jacques » et du « Au claire de la lune ». La maman continuait à savourer ce moment de bonheur. Elle essayait de se mouvoir et de chanter avec le plus de synchronisme possible pour conférer le plus de confort à son bébé qui plongeait déjà dans un sommeil angélique. Elle le mit dans son lit littéralement collé au notre et se colla contre moi.

« Dans cinq ou six semaines, on lui achètera un ordinaire et des logiciels pour qu'elle puisse s'épanouir plus ». Elle m'interrompu et me rappela qu'elle a aussi l'intention de faire un voyage de Shooping en Espagne.

Six mois plus tard, après moult tentatives j'ai pu rencontrer un haut responsable ou étais détenu le dossier 2207. Il m'a expliqué que l'organisme ou travaillais mon épouse ne l'a jamais déclarée en tant que telle et donc n'a jamais acquitté la cotisation mensuelle nécessaire.

L'employeur, un grand organise présidé par le médecin personnel du roi, non seulement ne payait pas sa part mais aussi indiquais sur la fiche de paie des frais retenus sur le salaire de ma pauvre épouse. Estomaquée par la nouvelle, une voie divine me souffla qu'il est temps de déguerpir.

Je suis né avec l'indépendance de mon pays qui refuse toujours de me donner ma part de liberté. L'argent et le pouvoir ont façonné des années durant le quotidien des citoyens toute catégorie confondue. L'employé qui vient de gâcher ma journée, le serveur trop exploité qu'il en perd le sourire, ou encore ces moustachus éparpillés dans les rues et cafés à se raconter leur vie intime et se vanter de leur virilité animalesque, ou encore et non le moindre des idiots, probablement un haut fonctionnaire d'états, qui se met au-dessus des règles et des lois, tous et bien d'autres victimes ou accusés sont résolument le fruit cru de l'ignorance ou proie des tenant du pouvoir et de l'argent.

Trois décennies plus tard, je suis devenu enseignant dans un établissement au faubourg de la ville. J'ai toujours pensé que l'université est l'enceinte la plus saine de la société, ou l'on pouvait hausser le niveau d'apprentissage, enceinte porteuse de valeur et de principe. Enceinte où le degré de respectabilité et de sérieux ne doive qu'être au top. Le niveau de bassesse était élevé. J'étais profondément déçu par le comportement indécent de certains collègues, encore en dépit de leur quatre décennies, arrogants, prétentieux et le comble des malheurs surgis de leurs incompétences professionnelles. Des années durant, je vivais dans un milieu infeste, insalubre où

la médiocrité, la frime, l'égoïsme et l'hypocrisie primaient sur le devoir, l'honnêteté et la persévérance. Loin d'affirmer que tous les poissons sont pourris, l'odeur nauséabonde commence à devenir insupportable.

Je craignais pour le peu de lumière qui illuminait encore ma conscience. Je manquais cependant de courage pour dire haut et fort mon indignation et mon dégoût de voir s'écrouler lentement nos valeurs et notre responsabilité physique morale

L'immense poids du pouvoir et de l'argent, jumelé au temps qui s'est éternisé, étouffait aussi bien le minable employé que le pauvre serveur ainsi que le malheureux gardien mais grave encore le pseudo-intellectuelle de la société. Le dossier 2207 restera cependant le meilleur cadeau que mon pays m'a offert à l'occasion du premier anniversaire de naissance de ma puce bien aimée. Ce dossier ma données les ailes nécessaires pour voler au-dessus d'une terre que j'aimais tant.

Les autres, esseulés, chacun va continuer tête basse, son petit bout de chemin, jusqu'à ce qu'il se trouve face à un grand panneau où un martyr avait pris les dernières gouttes de sang et avec un dernier souffle il a pu écrire : partir ou mourir. Ce noble citoyen a choisi de mourir, l'ignoble que je suis de partir.

À suivre